

LES

# DEUX FUGITIFS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

PAR MM. HYPPOLITE MAGNIEN ET E. F. VAREZ;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE  
L'AMBIGU-COMIQUE, LE 29 NOVEMBRE 1818.

Reprise au même Théâtre le 10 octobre 1823.

*NOUVELLE ÉDITION,*

Conforme à la représentation.

~~~~~  
PRIX : 1 FRANC.

PARIS,

Chez BEZOU, Libraire, successeur de M. FAGES, au Magasin  
de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N. 29,  
vis-à-vis la rue de Lancry.

---

1823.

---

**PERSONNAGES****ACTEURS.**

|                                                          |                                   |
|----------------------------------------------------------|-----------------------------------|
| <b>M. DARCOURT</b> , oncle de Frédéric.....              | <b>M. Boisselot.</b>              |
| <b>FREDÉRIC</b> , son neveu.....                         | <b>M. Gustave.</b>                |
| <b>FRONTIN</b> , valet de Frédéric.....                  | <b>M. Firmin.</b>                 |
| <b>BERTRAND</b> , aubergiste.....                        | <b>M. Gilbert.</b>                |
| <b>PIERRE</b> , garçon d'auberge.....                    | <b>M. Paul.</b>                   |
| <b>M<sup>lle</sup> DE MAISONNEUVE</b> , tante de Sophie. | <b>M<sup>lle</sup> Palmyre.</b>   |
| <b>M<sup>lle</sup> SOPHIE</b> .....                      | <b>M<sup>lle</sup> Constance.</b> |
| <b>LISSETTE</b> , femme-de-chambre de Sophie...          | <b>M<sup>lle</sup> Eléonore.</b>  |



*La scène se passe dans l'auberge de M. Bertrand, entre Etampes et Paris.*

---

**IMPRIMERIE DE HOCQUET.**

# LES DEUX FUGITIFS,

Comédie en deux actes.

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une salle d'auberge. A droite de l'acteur, au second plan, un cabinet n<sup>o</sup>. 1. A gauche, un autre cabinet n<sup>o</sup>. 2. Au fond trois portes : celle du milieu communique au dehors, à droite une porte n<sup>o</sup>. 3, à gauche, n<sup>o</sup>. 4. Près l'avant-scène, à droite une table sur laquelle est un registre, des papiers, plumes et encre, quelques sièges.*

---

### SCÈNE PREMIERE.

M. BERTRAND, PIERRE.

*(M. Bertrand est assis à table, Pierre range les sièges,*

*M. BERTRAND, feuilletant plusieurs registres.*

Vingt-six septembre... chambres vacantes, n<sup>os</sup>. 3 et 4. Tout le reste est occupé, et dieu merci, les voyageurs ne manquent point; ma foi, depuis quelque temps, mon auberge est fort bien achalandée.

PIERRE, *s'approchant d'un air niais.*

Sûr qu'elle l'est, monsieur, sûr qu'elle l'est; et il y a de bonnes raisons pour cela.

BERTRAND, *se levant.*

Quelles sont ces raisons?

PIERRE, *gravement.*

Les voici. Je pense que votre auberge obtient la préférence, *primo*, d'abord, parce qu'il n'y en a pas d'autres dans le pays.

BERTRAND, *se moquant.*

Voilà qui est sans réplique.

PIERRE.

*Secundo.*

BERTRAND.

Eh bien ?

PIERRE.

Comment, vous ne devinez pas le *secundo* ?

BERTRAND.

Du tout.

PIERRE.

Ça ne vous saute point de suite aux yeux ?

BERTRAND.

Non , vraiment.

PIERRE.

Eh bien , cela m'étonne . . . *secundo* , donc . . . mes manières affables , prévenantes , ma tournure , je dirai même ma figure : tout en moi platt , enchante , ravit , et invite le monde à revenir . Une personne , après avoir logé quelque temps ici , retourne au sein de sa famille , où elle trouve des parens , et dit à chacun : « un tel , si vous » passez par telle ville , vous savez ben là . . . Cette . . . Arrêtez-vous » dans telle auberge , c'est un vrai paradis . Il y a un bon diable » de garçon qui vous sert comme un ange . . . » Enfin , je puis dire , sans me vanter , que *secundo* , c'est moi qui achalande la maison .

BERTRAND , *haussant les épaules*.

L'imbécille !

PIERRE.

Imbécille ! . . . imbécille tant que vous voudrez ; cela n'empêche pas qu'hier encore , les voyageurs arrivés le soir . . .

BERTRAND.

A propos , ce sont des gens honnêtes , n'est-ce pas ?

PIERRE.

Oh ! fort honnêtes , je vous en réponds . . . du moins , à mon avis ; car il se pourrait bien fort que cela ne fût pas le vôtre .

BERTRAND , *étonné*.

Comment ?

PIERRE.

Oui , gens honnêtes , en termes d'aubergistes , cela signifie gens qui dépensent beaucoup ?

BERTRAND.

Eh bien ?

PIERRE.

Eh bien , les nouveaux arrivés ont payé fort grassement mes petits services ; mais ce sont de mauvaises pratiques pour vous : ça ne soupe pas .

BERTRAND.

Ah ! ah !

PIERRE.

Attendez donc ; quand je dis que ça ne soupe pas , je me trompe : le jeune homme n'a rien pris , il est vrai , la jeune dame encore moins ; mais , en revanche , le domestique et la femme de chambre ont mangé comme quatre . Là-dessus , voici le raisonnement que j'ai fait : quand on est amoureux , on ne mange pas , on est triste , ré-

veur ; or , le jeune homme et la jeune dame ne mangent pas , ils sont tristes , rêveurs . . . donc , ils sont amoureux .

BERTRAND , *souriant* .

C'est clair .

PIERRE .

N'est-ce pas , je suis un peu curieux de mon naturel ? J'ai causé avec les domestiques , et de question en question , j'ai fini par apprendre que le voyageur se nommait Frédéric ; qu'il était venu dans une chaise de poste ; que la voyageuse s'appelait Sophie , et qu'elle était venue de même en poste ; que M. Frédéric allait à Paris , et que mademoiselle Sophie en venait : de tout cela , j'ai tiré pour conséquence que le voyageur et la voyageuse étaient amoureux l'un de l'autre .

BERTRAND , *raillant* .

Supérieurement raisonné .

PIERRE .

Vous trouvez donc que pour un imbécille . . .

BERTRAND .

Mais , ne viens-tu pas de me dire qu'ils ne se connaissaient point , et qu'ils venaient d'un côté tout opposé ?

PIERRE .

Qu'est-ce que ça dit ça , pourvu qu'on se retrouve ? D'ailleurs , n'y a-t-il pas des reconnaissances de personnes qui ne se connaissent point ? Ça se voit tous les jours , ça .

BERTRAND .

Que je suis bon d'écouter tes sottises ! Allons , fais ta besogne , et à l'avenir garde pour toi tes réflexions .

PIERRE .

C'est comme vous voudrez . ( *On sonne dehors* ) . On y va .

BERTRAND .

On appelle , dépêche-toi ( *on sonne plus fort* ) .

PIERRE .

Drelin , drelin , drelin ; rien au monde n'a moins de patience qu'une sonnette ; on y va , on y va . ( *Il sort par le fond* ) .

## SCENE II.

M. BERTRAND , *seul* .

Parce qu'il a été quelque temps en service à Paris , il se croit un bel esprit . . . Il s'imagine , ce pauvre Pierre ! . . . Il m'impatiente quelquefois ; mais , au fond , c'est bien le meilleur enfant du monde . Sauf sa manie de vouloir tirer des conséquences de l'événement le plus naturel , ce serait vraiment . . . Mais , aujourd'hui , a-t-il bien tort ? Ces deux voyageurs . . . arrivés , il est vrai , de côtés opposés ,

sont-ils bien étrangers l'un à l'autre ? J'ai surpris ce matin le valet rôdant sous les croisées de la dame. j'ai entendu la femme de chambre faire force questions. Allons, allons, je vais faire comme Pierre, me mêler des affaires des autres ! Occupons-nous de celles qui nous regardent, et continuons à mettre nos registres en ordre (*Il prend son registre sur la table, s'assied au milieu du théâtre, et lit.*)

## SCENE III.

M. BERTRAND, LISETTE, ensuite FRONTIN,

LISETTE, à part, sortant de la chambre n° 1.

M. Bertrand est seul, nous pouvons lui parler. (*Elle ferme la porte de la chambre.*)

FRONTIN, sortant du n° 2, et apercevant l'aubergiste.

Voilà notre hôte, approchons (*il fait quelques pas et se trouve en face de Lisette.*)

LISETTE, à part.

La peste soit de l'importun !

FRONTIN, à part.

Le diable emporte la soubrette !

LISETTE, à part.

Il ne faut cependant pas nous arrêter en si beau chemin.

FRONTIN, à part.

Remplissons toujours les intentions de M. Frédéric.

(*Il s'approche de Bertrand et lui frappe légèrement sur l'épaule.*)

M. Bertrand ?

BERTRAND, se retournant.

Ah !

FRONTIN, bas.

Je désirerais vous dire un mot à l'oreille.

BERTRAND, de même.

Je suis à vous dans la minute.

(*Frontin s'éloigne.*)

LISETTE, à part, s'approchant de M. Bertrand et le tirant par son habit.

M l'aubergiste.

M. BERTRAND, se retournant.

Heim ?

LISETTE, de même.

Pourriez-vous m'accorder un moment d'entretien ?

BERTRAND, bas.

Oui, oui, oui. (*Il se lève et dit à part :*) Qu'est-ce que tout cela signifie ? (*Il replace la chaise.*)

(*Lisette le conduit au coin du théâtre.*)

FRONTIN , à part.

Que vont-ils se dire ?

LISETTE , bas.

M. Bertrand , vous dont la complaisance est si connue.

BERTRAND , à part.

On me flatte. (*haut*) Ah ! mademoiselle. ) *Frontin vient prendre M. Bertrand par le bras et le conduit à l'autre bout du théâtre.* )

FRONTIN , bas.

M. Bertrand , vous qui rendez service à tout le monde. . .

BERTRAND.

Ah ! Monsieur ! (*Même jeu de la part de Lisette.* )

LISETTE , bas à Bertrand.

Voudriez-vous m'apprendre si le jeune homme arrivé d'hier au soir. (*Même jeu de la part de Frontin.* )

FRONTIN , bas à Bertrand.

Saurez-vous me dire si la jeune dame que vous logez depuis hier. . .

(*Même jeu de la part de Lisette.* )

LISETTE , bas.

Est garçon ou marié ?

FRONTIN , bas.

Est libre ou non , vous m'entendez. . . ?

BERTRAND , avec intention.

Oui , oui , je commence à comprendre ; (*à part*) Pierre avait deviné. (*Haut à Lisette* Il m'est impossible de vous répondre à cet égard ; (*montrant Frontin*) mais interrogez ce garçon , c'est son valet , il vous donnera tous les détails que vous pourrez désirer. (*Bas à Frontin*) Je ne sais rien de ce que vous demandez ; (*montrant Lisette*) mais voilà la femme de chambre de la personne en question. De l'adresse , elle est femme , il vous sera facile de la faire parler ; (*à Lisette*) allons , de la hardiesse ; (*à Frontin*) du courage. (*Haut*) Pardon , mes affaires m'appellent ; je vous quitte. (*En sortant*) Ne vous dérangez pas.

## SCENE IV.

FRONTIN , LISETTE.

FRONTIN , regardant sortir Bertrand.

Le drôle de corps !

LISETTE , de même.

L'original !

FRONTIN , à lui-même.

Allons , suivons son conseil.

LISETTE , de même.

Entamons la conversation.

FRONTIN, *regardant Lisette.*

Elle n'est pas mal, au moins.

LISETTE, *regardant Frontin en souriant.*

Il m'a l'air d'un maître fripon.

FRONTIN, *à part.*

Elle parle de moi... approchons.

LISETTE, *à part.*

Feignons de sortir, il nous rappèlera. ( *Fausse sortie.* )

FRONTIN.

Eh bien, elle s'en va. ( *l'arrêtant du geste* ) Mademoiselle...

LISETTE.

Monsieur.

FRONTIN.

Vous sortez ?

LISETTE.

Ma maîtresse m'attend.

FRONTIN.

Qu'a-t-elle donc de si pressé à vous commander, votre maîtresse ?

LISETTE.

Nos paquets sont encore à faire, et comme nous partons ce matin.

FRONTIN.

Ce matin. ( *à part* ) Peste, ce n'est pas là mon compte. ( *Haut* )  
Quoi ! sitôt ?

LISETTE.

Hélas ! oui.

FRONTIN.

Vous soupirez, je crois.

LISETTE.

Moi ? point du tout. ( *affectant de l'indifférence* ) Votre maître a des affaires dans ce pays ?

FRONTIN.

Hélas ! non... nous le quittons dans une heure.

LISETTE.

Il me semble que vous soupirez à votre tour ?

FRONTIN.

Ah ! c'est pour faire quelque chose comme vous. ( *à part* ) Allons, au fait... ces pour-parlers m'ennuient.

LISETTE, *à part.*

Il est tout troublé.

FRONTIN.

Je conçois bien que votre maîtresse ne peut rester long-temps dans cette auberge... la position où elle se trouve...



LISETTE, *à part.*

... serait-il instruit? (*Haut*) Que voulez-vous dire?

FRONTIN.

Sans doute, (*à part*) payons d'effronterie; (*haut*) quand on va retrouver un époux chéri...

LISETTE, *à part.*

Il ne sait rien (*haut*) Comment, vous savez...?

FRONTIN, *d'un air avantageux.*

Tout!.. rien n'échappe à ma pénétration. (*à part*) Allons, malheureusement j'ai deviné.

LISETTE.

Ah! rien ne vous échappe.

FRONTIN.

Cela vous étonne?

LISETTE.

Non; eh bien, mon cher... Comment vous appelez-vous?

FRONTIN.

Frontin, pour vous servir.

LISETTE.

Le nom promet... Eh bien, mon cher Frontin, je suis bien aise de vous dire que vous n'êtes qu'un sot, et que votre pénétration est complètement en défaut.

FRONTIN.

Ah!

LISETTE, *riant.*

Qu'avez-vous donc?

FRONTIN, *à part.*

Je respire! (*haut*) Je vois, au lieu de voler au-devant d'un époux chéri, votre maîtresse, au contraire, fuit un tyran qu'elle abhorre.

LISETTE.

Vous n'y êtes pas.

FRONTIN, *à part.*

Bon! elle n'est pas mariée!

LISETTE.

Mais, que faites-vous de cette étonnante pénétration?

FRONTIN.

Ah! j'erre un peu... mais je suis bien certain cependant de deviner; et puisque votre maîtresse ne court pas se jeter dans les bras d'un époux, je gage mon honneur qu'elle court la poste pour revoir un tendre père, ou une tendre mère, ou bien un oncle, une tante, un cousin... un ami; (*à part*) j'aurai bien du malheur si je ne devine pas.

LISETTE.

Vous n'y êtes pas davantage: c'est tout le contraire.

*Deux Fugitifs.*

FRONTIN.

En vérité ? Eh bien ! voilà la première fois que je me trompe : je m'y perds !

LISETTE.

Vous voilà bien intrigué.

FRONTIN.

Je l'avoue.

LISETTE, *vivement.*

Allons, Frontin, de la franchise... laissons-là ces ruses inutiles. On t'a chargé d'observer, d'épier, d'écouter, d'interroger, et de rapporter fidèlement tout ce que tu parviendras à savoir. Et à moi, sans me le dire précisément, on m'a fait entendre la même chose. Il s'agit donc maintenant de remplir chacun notre mission; et pour commencer, dis-moi sincèrement qu'est ton maître ? d'où il vient ? où il va ? ce qu'il a fait ? ce qu'il veut faire, ce qu'il fera ? Lorsque tu auras satisfait ma curiosité sur tous ces points, je ne te cacherai plus la vérité. Eh bien, cet arrangement te plaît-il ?

FRONTIN, *à part.*

Ta, ta, ta, quelle volubilité ! (*haut*) Ma foi, ma chère, ton nom... s'il vous plaît ?

LISETTE.

Lisette.

FRONTIN.

Lisette, le doux nom ! (*haut*) Ma foi, ma chère Lisette, tu me délivres d'un grand fardeau ; je baisse pavillon devant tes lumières, et j'accepte de bon cœur tes conditions.

LISETTE.

Parle sans crainte, et tâche surtout d'être expéditif.

FRONTIN.

Je te le promets, et je commence. Mon maître est un jeune homme de bonne famille, bien élevé, spirituel, mais étourdi comme la plupart des jeunes gens. Tu demandes d'où il vient ? d'Etampes. Où il va ? à Paris. Ce qu'il fait ? pas grand chose de bon, jusqu'à présent. Ce qu'il veut faire ? il n'en sait rien lui-même. Ce qu'il fera ? des sottises, parce qu'il est amoureux.

LISETTE.

Amoureux ! (*à part*) nous y voilà ; (*haut*) et de qui ?

FRONTIN.

Tu dois t'en douter.

LISETTE.

Mais encore ?

FRONTIN.

De ta maîtresse.

LISETTE.

Où l'a-t-il connue ?

A Paris , au bal.

FRONTIN.

Depuis quand ?

LISETTE.

Depuis deux ans.

FRONTIN.

LISETTE , à part.

C'est cela. (*haut*) Et pourquoi a-t-il quitté la capitale sans chercher à revoir celle qu'il aimait ?

FRONTIN.

Par ordre de M. Darcourt, son oncle, qui l'a rappelé précipitamment près de lui pour des affaires de famille.

LISETTE.

Et! maintenant, l'oncle le laisse donc libre de retourner à Paris.

FRONTIN.

Aye, aye, aye! tu touches la corde sensible.

LISETTE.

Comment ?

FRONTIN.

Ici les affaires se brouillent un peu, et nous ne sommes plus tout à fait si innocens !

LISETTE.

Parle donc.

FRONTIN.

Tu m'as promis le secret ?

LISETTE.

Et je tiens tout ce que je promets !

FRONTIN.

Eh bien ! les affaires de famille terminées, M. Darcourt a voulu marier son neveu ; mon maître, l'idée toujours remplie du souvenir de ta maîtresse, a résisté ; l'oncle n'a pas voulu céder à nos prières, à nos larmes... nous étions cependant bien intéressans ! bref, nous sommes partis sans lui dire adieu, et nous gagnons Paris comme d'infortunés fugitifs qui se sauvent sans regarder derrière eux, dans la crainte d'apercevoir leurs odieux persécuteurs.

LISETTE.

Jolie conduite !

FRONTIN.

Nous arrêtons à cette auberge ; une chaise de poste arrive en même temps que nous, une dame en descend. A travers le voile dont elle s'enveloppe, mon maître croit reconnaître celle qu'il aime ; il me met en quête ; je rôde, je m'informe, je te rencontre, veux ruser ; tu me fais capituler, je cause, je te dis tout ce que je veux savoir, et j'attends... que tu en fasses autant.

LISETTE.

Eh bien ! mon ami, ton maître ne s'est pas trompé ; ma maîtresse est précisément cette Sophie qu'il adore. Quant à nos aventures, mets une tante, madame de Maisonneuve, en place de ton M. Darcourt, et tu auras conté notre histoire en contant celle de ton maître.

FRONTIN.

Pas possible !

LISETTE.

Mademoiselle Sophie n'est point restée insensible au mérite de M. Frédéric ; son silence, au lieu de l'effacer de sa mémoire, n'a fait que le graver davantage dans son cœur ; son esprit, un peu romanesque, a vu dans ce silence même une preuve d'amour. Enfin, notre tante, madame de Maisonneuve, a voulu nous marier ; ma foi, hier matin, sans dire adieu à personne, nous sommes montées en voiture, et mademoiselle court se jeter dans les bras d'une de ses parentes, pour ne pas tomber dans ceux d'un époux qu'elle n'aimerait jamais.

FRONTIN.

C'est charmant !

LISETTE.

Mais quelle conduite allons-nous tenir envers nos maîtres ?

FRONTIN.

Rien de plus simple. Il leur faut ménager une entrevue, et pour le reste nous en rapporter à leur amour.

LISETTE.

Cela ne sera pas facile : ma maîtresse aime ton maître ; elle a pu fuir un hymen qui répugnait à son cœur, mais elle connaît les convenances, et je ne pense pas qu'elle consente à une entrevue... dans une auberge, et seule.

FRONTIN.

Déjà des obstacles ! Allons, Lisette, du courage ; il faut que cet entretien ait lieu, c'est la moitié de la besogne ; promets-moi de t'en occuper.

LISETTE.

Je ferai mon possible pour y déterminer mademoiselle Sophie ; mais quelle sera la fin de tout ceci ?

FRONTIN, *avec feu.*

Tu ne le devines pas ? Nos deux jeunes gens sont faits l'un pour l'autre ; ils se sont vus, ils s'aiment ; ils vont se retrouver, tout s'arrangera. Cette bonne parente, chez laquelle se rend mademoiselle Sophie, va devenir médiatrice de tout ceci. On écrira à l'oncle et à la tante des lettres bien respectueuses ; ils s'attendriront, pardonneront, le mariage se fera. Encouragés par ce tableau de bonheur, je te déclarerai mon amour, tu le repousseras pour la forme ;

je jouerai le sentiment, tu t'att n'iras ; tu feras deux pas, j'en ferai quatre ; nous nous trouverons insensiblement rapprochés l'un de l'autre, et de mademoiselle Lisette, tu dev'endras madame Frontin. (*Déclamant.*)

« Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas ! »

LISETTE.

Peste ! tu vas vite en besogne : n'importe, j'en accepte l'augure. Mais il faut nous quitter ; ma lemoiselle Sophie m'attend ; ton maître désire sans doute te voir ; à nos postes.

FRONTIN.

N'oublie pas le rendez-vous.

LISETTE.

Je vais y songer.

FRONTIN.

Amène ta maîtresse dans cette salle, comme par hasard. . . . et mon maître y viendra. . . .

LISETTE.

Comme par hasard aussi, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

C'est cela.

LISETTE.

Adieu.

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Un moment. (*sérieusement*) Mademoiselle Lisette voudrait-elle, avant de s'en aller, m'accorder quelque petit à-compte sur les droits que je vais avoir sur madame Frontin !

LISETTE, *lui donnant un petit soufflet.*

Tues bien pressé ! Je ne donne point d'à-compte, et madame Frontin sera bonne pour payer.

(*Elle entre dans l'appartement n°. 1.*)

## SCENE V.

FRONTIN, *seul, regardant aller Lisette.*

Elle est vraiment charmante, cette petite Lisette ! Son air vif et malin m'a plu dès le premier abord. . . . et puis elle a des yeux. . . . la. . . . des yeux !. . . . (*soupirant* Oh ! me voilà pris, bien pris, et je sens que je vais devenir bientôt aussi fou que mon maître. Quand je songe pourtant aux suites de cette aventure, il est à craindre qu'elles ne deviennent sérieuses, au moins ! Un neveu qui se sauve de chez son oncle : une nièce qui abandonne sa tante ; une rencontre dans une auberge. Voilà presque le chapitre d'un roman ! Allons, Frontin, du courage, conduis rapidement cette intrigue ; Lisette est ta récompense, et ce prix doit réveiller ton génie !

SCENE VI.

FRONTIN, FREDERIC.

FRÉDÉRIC , *sortant du n<sup>o</sup>. 2.*

Eh bien ! maraud , que fais-tu donc en ces lieux ; voici deux heures que je t'attends ?

FRONTIN.

Ma foi , monsieur , je n'ai pas perdu de temps.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! qu'as-tu fait , qu'as-tu appris ?

FRONTIN.

Réjouissez-vous , félicitez-vous . . . c'est elle.

FRÉDÉRIC , *avec la plus grande joie.*

C'est elle !

FRONTIN.

Oui , monsieur , c'est mademoiselle Sophie en personne.

FRÉDÉRIC.

Ah ! mon cher Frontin , que je t'embrasse ! ( *Il se jette dans ses bras.* )

FRONTIN.

Un moment , monsieur , un moment ; votre joie est trop communicative . . . j'en suis oppressé.

FRÉDÉRIC.

Mais , dis-moi , tu n'as pas encore pu savoir ce que je brûle d'apprendre ; tu ignores si elle est libre ?

FRONTIN.

Non , monsieur , je ne l'ignore pas ; je sais tout.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! dis moi donc ? tu me fais mourir d'impatience !

FRONTIN.

Un mot auparavant , monsieur ; promettez - moi , telle soit ma réponse , de rester impassible , de réprimer vos mouvements et de ménager mon existence.

FRÉDÉRIC.

Ah ! tu me fais trop présumer mon malheur ! je suis donc le plus infortuné des hommes ?

FRONTIN.

Eh ! non , vous n'êtes point infortuné.

FREDERIC.

Comment ?

FRONTIN.

Mademoiselle Sophie n'est pas mariée.

FREDERIC , *sautant de joie.*

Elle n'est pas mariée !

FRONTIN, *effrayé.*

Un moment, un moment.

FREDERIC.

Ah! mon ami, mon cher ami, tu me rends la vie, le bonheur! Il faut que je voie Sophie, que je lui parle, que je lui fasse enfin connaître tout l'amour dont je brûle pour elle. Jusqu'alors elle n'a lu que dans mes yeux les sentimens de mon âme; il faut qu'elle apprenne combien je l'aime.

FRONTIN.

C'est ce que j'ai pensé... aussi Lisette... c'est sa femme de chambre, m'a-t-elle promis de faire tout ce qui dépendra d'elle pour vous procurer ce bonheur.

FREDERIC.

Sophie pourrait-elle se refuser à m'entendre.

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, écoutez donc... les convenances... la bienséance... elle est seule dans cette auberge... et... mais écoutez. (*Il court écouter à la porte de la chambre du n<sup>o</sup>. 1.*) Lisette vient par ici avec sa maîtresse; on parle haut, on dirait qu'on se dispute... Sortons, monsieur, et laissons à Lisette le soin de prendre vos intérêts.

FREDERIC.

Tu veux que je sorte!

FRONTIN.

Il le faut.

FREDERIC, *courant au cabinet.*

Laisse-moi au moins me persuader que c'est Sophie.

FRONTIN, *le ramenant.*

Vous aurez ce temps-là tout à votre aise, si vous devenez son mari.

FREDERIC, *même jeu.*

Seulement un instant.

FRONTIN, *même jeu.*

Pas deux secondes.

FREDERIC, *même jeu.*

Mais encore?

FRONTIN, *même jeu.*

Venez, venez. (*Il l'entraîne dans le cabinet n<sup>o</sup>. 2.*)

## SCENE VII.

SOPHIE, LISETTE, FRONTIN, *caché.*

SOPHIE.

En vérité, Lisette, vous êtes d'une inconséquence bien condamnable! Aller tenir conversation avec un valet qu'on n'a jamais vu,

qui peut donner aux questions que vous lui avez faites une interprétation désagréable : ah ! cela me contrarie à un point . . .

LISETTE.

Mais, madame, ne m'avez-vous pas chargée de m'assurer quel était ce voyageur arrivé hier au soir, et que vous avez cru reconnaître ?

SOPHIE.

Oui, sans doute ; mais c'était par le maître de cette auberge, par les gens de la maison. Il fallait faire de ces questions indifférentes qui ne peuvent compromettre, et qui cependant amènent au but qu'on se propose. Il fallait adroitement savoir . . . mais point du tout, vous vous adressez précisément . . .

LISETTE.

A un Frontin, bien aimable, oh ! le meilleur garçon du monde, et qui m'en a dit bien plus à lui seul que tous les gens de l'auberge.

SOPHIE.

Et sans doute, qu'imitant sa franchise, vous avez suivi son exemple et dit tout ce que vous pouvez savoir, et . . . ce que vous ne savez pas ?

LISETTE.

Oh ! non, madame ; et si Frontin rapporte à son maître notre conversation, vous n'avez rien à craindre. M. Frédéric ne s'opposera pas à ce que vous continuiez votre route.

SOPHIE.

Comment ?

LISETTE.

J'ai eu bien soin de dire que, non-seulement vous n'avez éprouvé pour lui aucun sentiment d'affection, mais que vous sentiez même pour sa personne un éloignement insurmontable.

SOPHIE.

Toujours extrême en tout, Lisette, un éloignement insurmontable ! ai-je jamais tenu ce propos ? quelle dureté d'expression.

LISETTE.

Eh ! mais, madame, vous me dites cela d'un ton qui me ferait presque soupçonner que vous n'êtes pas très-fâchée de la rencontre.

SOPHIE.

Il y a loin de cette idée à celle que vous me supposiez ! Ne puis-je donc avoir pour quelqu'un un sentiment autre qu'une aversion insurmontable ? Ce jeune homme est aimable, je ne me plains pas de sa conduite, son souvenir n'a rien d'offensant pour moi. Voilà tout. Un simple motif de curiosité m'a portée à m'assurer si c'était bien lui que j'avais vu entrer dans cette auberge . . . Voilà tout encore. Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire ?



LISETTE.

Rien du tout, mademoiselle , et tout cela est fort naturel... Vous avez voulu savoir si ce voyageur était monsieur Frédéric ; eh bien, c'est lui. Si vous désiriez savoir s'il pense à vous , je pourrais vous dire oui ; et si madame... par curiosité , était bien aise de s'assurer si elle est aimée... .

SOPHIE , *vivement.*

Eh bien ?

LISETTE.

Plaît-il ?

SOPHIE.

Qu'alliez-vous donc dire ?

LISETTE.

Ah ! madame , j'allais dire oui , au risque de vous déplaire.

SOPHIE.

Ah ! ah ! vous croyez , Lisette , qu'il m'aime.

LISETTE.

Oui , je le crois.

SOPHIE.

Est-ce lui qui vous a fait cette confidence ?

(*Frontin paraît à la porte du cabinet.*)

LISETTE.

Non , c'est son valet... Mais , si madame veut le permettre , M. Frédéric viendra l'en assurer lui-même ?

SOPHIE.

Comment , il oserait... .

LISETTE.

Ah ! avec votre permission , et pour se présenter, il attend votre réponse. (*appelant*) Frontin.

SOPHIE , *surprise.*

Qu'est-ce donc ?

LISETTE.

C'est le valet en question.

SOPHIE.

Il écoutait !

FRONTIN , *au milieu.*

Comment faire pour entendre ? il faut bien... .

LISETTE.

Dis à ton maître qu'il peut venir .

FRONTIN.

C'est ce que je pensais. (*à Sophie*) Ah ! madame , que vous allez le rendre heureux , et qu'il mérite bien de l'être ! car il aime madame... il l'aime... ah !

LISETTE.

Allons , va , il dira cela lui-même.

*Deux Fugitifs.*

FRONTIN.

Tu as raison ; (*à part à Lisette*) je t'ai entendue , et , ma parole d'honneur , tu es digne de moi. (*Il rentre.*)

## SCENE VIII.

SOPHIE , LISETTE.

SOPHIE.

Ne t'éloigne pas , Lisette , et fais préparer des chevaux : aussitôt que j'aurai vu M. Frédéric , je pars , je continue ma route , je vais me jeter dans les bras de cette bonne parente qui m'aime tant , et chercher dans son amitié des consolations .

LISETTE.

La poste n'est qu'à deux pas , il sera toujours temps : je vais attendre un peu . . . on ne sait pas quelquefois . . . Voilà M. Frédéric . . . (*à Frédéric qui entre*) Monsieur , voici ma maîtresse .

(*Frontin amène son maître , et sort par le fond avec Lisette.*)

## SCENE IX.

FREDERIC , SOPHIE.

FREDERIC.

Est-il bien vrai , madame , que vous me permettez de paraître devant vous ? Après deux ans d'absence , puis-je donc goûter un instant le bonheur de vous voir ?

SOPHIE.

On m'a dit , monsieur , que vous étiez dans cette hôtellerie . . . que vous désiriez me parler . . . et je n'ai pas cru devoir vous refuser , n'ayant moi-même que peu d'instans à y rester .

FREDERIC.

Vous allez à Paris ?

SOPHIE.

Non , je le fais pour jamais . . . Et vous , monsieur , vous quittez la capitale ?

FREDERIC.

Au contraire .

SOPHIE.

Est-ce que vous changez de projet ?

FREDERIC.

Je n'en ai plus , madame .

SOPHIE.

Comment ?

FREDERIC.

Ah ! plaignez-moi . Je retournais à Paris dans l'espoir d'y revoir

quelqu'un qui occupe toutes mes pensées : près d'arriver, j'apprends que cette personne qui m'est si chère quitte cette ville... Ah! rien n'est égal à ma peine et à mon désespoir!

SOPHIE.

Vous vous affectez bien vivement, monsieur.

FREDERIC.

J'aime, et c'est à l'amour que je ressens qu'il faut imputer le trouble que j'éprouve.

SOPHIE

Vous aimez, Monsieur?...

FREDERIC.

Oui, et pour la vie!

SOPHIE.

On ne croit jamais aimer autrement.

FREDERIC.

Ah! s'il m'était permis, madame, de vous nommer celle qui a si bien captivé mon cœur, vous verriez s'il est possible de changer de sentimens.

SOPHIE

Et c'est à Paris que vous avez vu cette personne?

FREDERIC.

Oui, madame, je me trouvai dans une de ces réunions brillantes, où, pour la plupart du temps, personne ne se connaît; mais où tout le monde se fait mille protestations d'amitié et d'attachement; où le bon ton exige que pour paraître spirituel on soit méchant; où chacun médit tout bas de son voisin, en lui faisant tout haut l'accueil le plus gracieux. Étranger dans la capitale, j'étais un sujet de sarcasmes et de mépris: rougissant, pâlisant tour à tour, je ne savais quelle contenance faire; on me regardait en souriant, et je n'en étais que plus timide et plus gauche. Tel était mon embarras, lorsqu'une femme, ou plutôt une divinité, m'adressa quelques paroles obligeantes. Jeune et spirituelle, autant que jolie, elle avait votre air de douceur et de bonté, elle avait ces grâces naturelles, le charme le plus puissant de votre personne; elle avait ce son de voix enchanteur qui va jusqu'à l'âme, et de plus que vous, elle semblait alors ne point dédaigner le tribut de mes hommages et de mon respect: que dis-je?... ah! je m'abusais, sans doute, elle semblait le recevoir avec plaisir.

SOPHIE, à part.

Il ne s'abusait pas.

FREDERIC, avec chaleur.

Belle, aimable, sensible, jugez combien elle était digne de plaire; Jugez quels sentimens elle devait inspirer; je la vis, c'est vous en dire assez.... je me sentis entraîné vers elle par un pouvoir irrésistible.

( Il se rapproche de Sophie )

SOPHIE , à part.

Moi de même ! . . .

FREDERIC.

Si ma bouche était muette , du moins mes yeux parlaient un langage bien éloquent , et qu'il était impossible de ne pas comprendre ; ma main en cherchait une autre qu'on paraissait vouloir dérober à mes transports ; et que pourtant on n'avait pas la force de me refuser.

SOPHIE , à part.

Oh ! mon dieu , pas plus qu'à présent.

FREDERIC , lui prenant la main.

Cette main , une fois devenue ma conquête , j'osai la presser sur mon cœur , qui ne battait plus que pour la belle Sophie !

SOPHIE , avec la plus vive émotion.

Qu'entends-je ?

FREDERIC , vivement.

La vérité , mademoiselle , et vous ne pouvez l'ignorer. Oui , Sophie , e vous aime , je vous adore ! Éloigné de vous par des circonstances impérieuses , votre image m'a suivi partout. Hélas ! faut-il , lorsque je vous retrouve , que ce soit pour vous perdre à jamais.

SOPHIE , à part.

Et Lisette qui ne revient pas.

FREDERIC.

Vous détournez vos regards : ah ! ne refusez point de m'entendre ! un mot , un seul mot , et je suis le plus heureux ou le plus infortuné des mortels !

( Il se jette à ses pieds. )

SOPHIE , effrayée.

Que faites vous , Frédéric ? Si l'on venait à nous surprendre ! au nom du ciel , relevez-vous , je vous en supplie.

FREDERIC , hors de lui.

Non , mademoiselle , non , je ne me releverai point que vous n'ayez décidé de mon sort.

SOPHIE , troublée.

Ah ! qu'exigez-vous de moi ?

FREDERIC , avec force.

Ce qu'il y aurait de la barbarie à me refuser. Que je sache du moins ce qu'il me faut espérer ou craindre : ai je le bonheur d'être aimé ? Suis-je haï ? dois-je vivre ou mourir , enfin ? Répondez . . .

SOPHIE.

Non , Frédéric , je ne puis vous haïr ; mais , que voulez-vous que je vous réponde ? Nous dépendons l'un et l'autre de parens qui peuvent disposer de nous.

FREDERIC.

Ah ! jamais . . . jamais . . . C'est pour me soustraire à un hymen .

odieux , et dans l'espérance de vous revoir , que j'allais à Paris.

SOPHIE , *tendrement.*

Est-il bien vrai ?

FREDERIC.

En douter serait une offense.

SOPHIE.

Eh bien... je fuyais également une union qui ne pouvait plaire à un cœur rempli de votre image

FREDERIC , *lui baisant la main.*

Ah! Sophie.

## SCENE X.

Les Mêmes , FRONTIN.

FRONTIN , *entrant d.t. fond.*

Les chevaux sont mis... le postillon est à son poste , et quand vous voudrez partir.

FREDERIC.

Le sot! un moment.

SOPHIE.

Allez à Paris , voyez ma tante , faites tout ce que vous croirez nécessaire , j'y consens.

FREDERIC.

Non , Sophie , non , je ne puis vous abandonner , je veux suivre vos pas... je serai votre guide , votre protecteur.

SOPHIE.

Frédéric... vous ne voulez point me déplaire... faites ce que j'exige , laissez-moi continuer mon voyage.

FRONTIN.

Eh! mon dieu , monsieur , il y a moyen d'arranger les choses... Au lieu d'une mauvaise chaise de poste à deux places , prenez une bonne berline ; Lisette et moi serons de la partie ; débarquons chez M. votre oncle , ou chez madame votre tante : en descendant de voiture , jettons-nous tous les quatre à ses genoux ; vous monsieur , vous direz , avez cette chaleur que je vous connais , donnez-moi mon épouse! Madame , avec la grâce qui lui est naturelle : ma tante , cédez à nos prières ! Lisette et moi nous crierons , nous pleurerons , nous sanglotterons s'il le faut ; quel tableau ! La tante attendrie nous relevera tous quatre , nous embrassera , et le lendemain , la noce...

FREDERIC.

L'idée de Frontin n'est peut-être pas mauvaise : Sophie , suivons en partie ses conseils , et peut-être...

SOPHIE.

Non , mon ami , tout ceci est impraticable ; mais il faut que je

vous quitte ; il faut que je parte à l'instant , ou je suis coupable ; je suis fugitive , et ce n'est qu'en me rendant sans délais près de ma parente que je puis faire excuser ce que ma conduite a de répréhensible.

FREDERIC.

Vous le voulez , Sophie ?

SOPHIE.

Il le faut.

FRONTIN.

Le berline ne tente point madame.

FREDERIC.

Je cours à Paris , je verrai votre tante , j'écrirai à mon oncle . . . et vous verrez , Sophie , ce que peut faire celui qui vous aime.

## SCENE XI.

Les Mêmes , LISETTE.

LISETTE , *accourant du fond.*

Sauvez-vous , sauvez-vous !

SOPHIE.

Qu'y a-t-il ?

FREDERIC ET FRONTIN.

Qu'est-ce donc ?

LISETTE.

Votre tante , madame de Maisonneuve.

SOPHIE.

O ciel !

FREDERIC.

Grand dieu !

FRONTIN.

Nous sommes perdus !

SOPHIE.

J'en avais le pressentiment. Adieu , Frédéric.

FREDERIC.

Enfermez-vous dans votre chambre , et de grâce ne partez pas encore.

LISETTE , *qui a été au fond.*

La voilà ! la voilà !

( *Elle rentre avec Sophie dans la chambre n° 1.* )

FRONTIN.

Adieu , madame Frontin.

( *Il rentre ainsi que son maître dans la chambre n° 2.* )

## SCÈNE XII.

PIERRE , Mad. DE MAISONNEUVE.

PIERRE.

Par ici , madame , par ici : vous trouverez tout ce que l'on peut désirer de mieux dans une auberge.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Il suffit.

PIERRE.

Les lits sont excellens.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Je pars dans deux heures.

PIERRE.

Une table d'hôte servie comme à Paris.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Je ne mangerai point.

PIERRE.

Et une société choisie.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Je ne veux voir personne.

PIERRE.

Madame sera bien contente , je l'en assure. (*aux domestiques*)  
Vous autres , portez ces paquets dans cette chambre , c'est celle destinée à madame; attendez , je vais vous montrer cela. Madame veut-elle bien me permettre de la laisser seule avec elle ?

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Allez , allez.

PIERRE , *aux domestiques*.

Passez devant . . . je marche le premier.

(*Ils entrent au fond , n<sup>o</sup> 3.*)

## SCÈNE XIII.

Mad. DE MAISONNEUVE , seule.

Je ne reviens pas de cette aventure ! Ma nièce , une nièce d'un caractère si doux , si aimable , élevée par moi , faire une pareille incartade ; quitter ma maison pour aller chez une parente qu'elle sait bien que je déteste , et cela , parce que je veux la marier à un homme , qui n'est pas , il est vrai , de la première jeunesse . . . soixante ans . . . que peut-être elle ne trouve pas très-beau . . . dont le caractère n'est pas précisément aimable ; mais qui , à cela près de ces petits défauts , est un homme charmant , un parti très-recommandable. Oh ! non , non , Sophie , vous ne me désobéirez pas ; j'irai vous cher-

cher jusque dans votre retraite , et ne serait – ce que pour l'honneur des tantes , vous aurez la bonté , mademoiselle ma nièce , de faire ma volonté.

SCENE XIV.

Mad. DE MAISONNEUVE, PIERRE.

PIERRE, *sortant du n° 3.*  
Madame , tout est prêt.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.  
Il suffit.

PIERRE.  
Madame n'a besoin de rien ?

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.  
Si fait.

PIERRE.  
Ah ! madame a changé d'avis : est-ce à déjeuner qu'il faut vous servir ?

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.  
Je vous ai dit que je ne prendrais rien.

PIERRE.  
C'est donc à dîner ?

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.  
Ce sont des chevaux que je demande.

PIERRE.  
Ah ! c'est autre chose.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.  
Oui , des chevaux dans deux heures... n'y manquez pas. ( *Elle entre au n° 3.* )

PIERRE.  
Il suffit , madame. ( *seul* ) Elle ne veut rien prendre et surtout ne parler à personne Si on était méchant... elle ne veut parler à personne... on dirait... c'est un phénomène que cette femme-là... si on était méchant...

( *Il sort par le fond.* )

FIN DU PREMIER ACTE.



---

## ACTE DEUXIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, *passant la tête dehors le cabinet.*

Personne ! *Il sort avec précaution, écoute, examine.* Personne ! *(Prenant de la résolution.)* Je suis bien bon de tant m'inquiéter .. au service de M. Frédéric, depuis son départ de Paris, madame de Maisonneuve ne me connaît pas, et je puis braver sa puissance. Eh ! bien, voilà nos affaires en bon chemin .. Qui diable aurait pu s'imaginer que cette tante allait tomber tout-à coup précisément dans cette auberge ? .. dix minutes encore, et nous avions gagné la partie ; mademoiselle Sophie commençait à faiblir ... mon maître devenait persuasif... et, je le répète, dix minutes, et ma berline était pleine... Ah ! si pendant que la tante repose, la nièce voulait gagner pays, ce serait plaisant... Pourquoi pas ? .. J'interroge ma conscience, et je ne vois pas qu'il y ait si grand mal .. il est vrai que ma conscience est un peu... Eh ! mais, si je ne me trompe... on ouvre... C'est Lisette... Ah ! voyons ce qu'elle nous veut.

### SCÈNE II.

LISETTE, FRONTIN,

LISETTE, *mystérieusement.*

Frontin !

FRONTIN.

Me voilà.

LISETTE.

C'en est fait, mon ami, nous partons.

FRONTIN.

Vous partez.

LISETTE.

Seules.

FRONTIN.

Pas possible.

LISETTE.

Ma maîtresse le veut... Je viens de m'informer dans l'auberge.. Mad. de Maisonneuve part dans deux heures, et nous à l'instant.

*Deux Fugitifs.*

4

A l'instant !

FRONTIN.

Les chevaux sont mis.

LISETTE.

Eh bien ! nous vous suivrons.

FRONTIN.

(*Fausse sortie.*)

LISETTE, *l'arrêtant.*

Au contraire, je viens vous le défendre. Madame de Maison-neuve trouvera ma maîtresse chez sa parente, ce qui est infiniment plus convenable que de la trouver dans cette auberge .. et c'est là qu'elle attendra des nouvelles de ton maître.

FRONTIN.

La belle résolution ! J'ai cru que tu venais m'annoncer bien autre chose.

LISETTE.

Quoi donc ?

FRONTIN.

Que ta maîtresse partait, mais pour Paris.

LISETTE.

Je n'ai pas tant de bonheur.

FRONTIN.

Ainsi elle se livre elle même aux griffes du vautour.

LISETTE.

Que veux-tu ? . . . l'arrivée de sa tante lui donne des remords ; elle n'en aime pas moins ton maître ; mais elle sacrifiera , dit-elle , son bonheur à son devoir.

FRONTIN.

Voilà une bien jolie phrase ; c'est dommage qu'elle n'ait pas le sens commun . . . Allons donc, pour un obstacle se décourager ainsi ! Que fait en ce moment mademoiselle Sophie ?

LISETTE.

Elle écrit . . . et je crois que c'est à ton maître.

FRONTIN.

Bon ! voilà qui ranime mon espoir.

LISETTE.

Et M. Frédéric ?

FRONTIN.

Ah ! lui , il se tourmente de mille manières, fait cent projets plus extravagans les uns que les autres . . . Tout-à-l'heure , si je l'eusse laissé faire, il prenait ta place, et voulait s'installer femme-de-chambre de mademoiselle Sophie.

LISETTE.

Quelle folie ? Et toi l'homme aux expédiens ?

FRONTIN.

Oh ! moi , je . . . je cause , en attendant l'occasion d'agir.

LISETTE.

Je compte toujours un peu sur ton génie : compte également sur moi, et dans tout ce que tu imagineras, mets-moi de moitié.

FRONTIN.

Et que veux-tu faire ? ta maîtresse s'enferme... mon maître se désole... notre ennemi commun ne fait aucune hostilité... tout cela est fait sans mouvement... je m'agite, je me creuse le cerveau, et rien n'est là pour m'aiguillonner, pas le moindre petit événement dont je puisse profiter, pas...

DARCOURT, *en dehors.*

Holà ! quelqu'un !

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est que ça.

DARCOURT.

Garçon ! la fille ! le maître !... holà ! holà !...

FRONTIN, *effrayé.*

Ah ! mon dieu !

LISETTE, *surprise.*

Qu'as-tu donc ?

FRONTIN, *plus fort.*

Ah ! mon dieu !

LISETTE.

Mais parleras-tu ?

FRONTIN.

Ah ! ça, mais, c'est donc ici l'auberge du rendez-vous ?

LISETTE.

Que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ecoute... écoute...

DARCOURT.

Le maître de la maison !... holà ! le maître !

LISETTE.

Eh bien ! j'entends un voyageur impatient qui appelle le maître.

DARCOURT.

Des chevaux dans deux heures.

FRONTIN.

C'est bien lui !

LISETTE.

Qui, lui ?

FRONTIN.

Notre oncle ?

LISETTE.

Votre oncle ! ah ! voilà bien autre chose.

FRONTIN.

Je me plaignais de n'avoir rien à faire.

LISETTE.

Tire-toi de là comme tu pourras, je me sauve . . .

FRONTIN.

Ecoute donc !

### SCENE III.

Les Mêmes, FREDERIC.

FR' DÉRIC, *sortant du cabinet.*

Eh bien ! mon cher Frontin, as-tu trouvé quelque moyen . . .  
Ah ! Lisette, que fait Sophie ? se décide-t-elle ?

FRONTIN.

Rentrez vite, Monsieur, rentrez.

FREDÉRIC.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Enfermez-vous dans votre chambre, barricadez-vous . . .

FRONTIN.

Le danger et pressant . . . il est là . . . dans l'antichambre . . .

FREDÉRIC.

Mais je ne comprends pas.

FRONTIN.

C'est égal, rentrez toujours.

FREDÉRIC.

Mais dis-moi au moins . . .

FRONTIN.

Que de paroles ! . . . (*à Lisette.*) Instruis ta maîtresse de cet événement . . . Vous, Monsieur, suivez mes conseils.

DARCOURT.

Les chevaux dans deux heures.

FREDERIC, *jetant un cri.*

Ah ! c'est mon oncle. (*Il se sauve.*)

(*Ils se sauvent tous les trois. La porte du fond s'ouvre ; Pierre paraît ; il voit tout le monde se sauver.*)

### SCENE IV.

PIERRE, DARCOURT.

PIERRÉ.

Prou ! . . . les voilà tous envolés ! Mon dieu ! mon dieu ! que ces gens là sont drôles : ils chuchotent, ils chuchotent, et drès qu'ils m'aperçoivent . . . crac ! . . . chacun se sauve de son côté.

DARCOURT.

Eh bien ! est-ce ici que tu m'installes ?

PIERRE.

Non, Monsieur; c'est la salle commune, ça ne peut pas vous convenir.

DARCOURT.

La salle commune ou non, que m'importe? pour deux heures que j'ai à rester dans cette auberge!... m'ennuyer ici ou ailleurs!...

PIERRE.

C'est toujours s'ennuyer; c'est vrai... mais (*montrant la porte du n<sup>o</sup>. 2*) c'est ici que Monsieur va être installé.

DARCOURT.

Oui?... eh bien! dépêche-toi.

PIERRE.

Oui, monsieur; c'est que je pensais à ce valet et à cette femme-de-chambre qui se sont sauvés quand je suis entré. Vous voyez bien que je ne me trompe pas; je suis moralement sûr qu'il y a quelque chose...

DARCOURT.

Qu'est-ce que tu dis?

PIERRE.

La chaise de poste verte a un faible pour la chaise de poste jaune... mon dieu! j'ai vu ça tout de suite; et les conversations de l'habit rouge avec le tablier blanc; c'est encore une fière preuve!

DARCOURT.

Ah! ça, qu'est ce que tu dis?

PIERRE.

Ah! je vous demande pardon, Monsieur; je vous parle de ça comme si vous saviez.

DARCOURT.

Imbécille!

PIERRE.

C'est vrai, moi, je ne pensais pas... V'là votre chambre; si vous voulez bien permettre, j'vous laisserai un moment, parce que j'ai affaire; mais je suis à vous dans une heure ou deux au plus.

DARCOURT.

Le sot!

PIERRE, *indiquant.*

En face de vous... la porte à gauche, en tournant à droite.

## SCENE V.

PIERRE, *seul et riant.*

C'est singulier comme il y a des moments où je m'amuse dans cette auberge de tout ce qui s'y passe... Et moi qui allais dire à ce monsieur... comme s'il savait... Mais c'est que plus j'y réfléchis, plus je vois que tout s'embrouille... Il me vient même une nouvelle

idée... Tous ces gens qui se sauvent à la vue des nouveaux arrivés... n'y aurait-il pas quelque rapport ?... Cela serait drôle au moins ! Pourquoi non ? c'est qu'il n'y a qu'une chose à se dire pour se persuader cela... et la voilà : c'est que... (*il dit des monosyllabes.*) On me répondra ben que... (*même jeu.*) Oui ; mais , un moment , c'est là où je les attends, et je répliquerai impérativement... (*même jeu.*) c'est tout simple ça ; on ne peut me dire le contraire.

## SCENE VI.

PIERRE, FRONTIN.

FRONTIN , *sortant du cabinet.*

Voici Pierre ! Si ce nigaud pouvait me servir.

PIERRE , *le voyant venir.*

Dissimulons... voici l'habit rouge.

FRONTIN.

Pierre!...

PIERRE.

Heim !

FRONTIN.

Où est le voyageur ?...

PIERRE.

Là...

FRONTIN.

Diable ! c'est bien près. . . le voisinage de cet homme me fait trembler. Il faut , Pierre , que tu me rendes un service.

PIERRE.

Un service ! parlez , Monsieur Frontin , parlez.

FRONTIN.

Chut!... malheureux , veux-tu te taire... (*Il fouille vivement dans la poche de sa veste, et en tire quelques pièces qu'il donne à Pierre.*) Voilà pour toi... à condition que tu feras exactement ce que je te vais dire.

PIERRE.

J'écoute.

FRONTIN.

Sais-tu ce que c'est qu'un poulet ?

PIERRE.

Pardine ! si je sais ce que c'est qu'un poulet... j'ai encore tordu le cou à trois ce matin.

FRONTIN.

Tu ne m'entends pas... un poulet amoureux...

PIERRE.

Ah ! j'y suis.

FRONTIN.  
Il faut remettre celui-ci en secret.

PIERRE.  
Oui , en cachette.

FRONTIN.  
A la dame qui loge . . .

PIERRE.  
Au n°. un ?

FRONTIN.  
Tu as deviné . . . Mais à elle seule . . . point d'intermédiaire , de tierce personne ; à elle seule.

PIERRE.  
C'est entendu.

FRONTIN.  
Si tu montres de l'intelligence dans cette commission , cela te mènera loin.

PIERRE.  
Comme ça . . . il n'y a que deux pas.

FRONTIN.  
Il suffit . . . à elle seule ?

PIERRE.  
Seule . . .

FRONTIN.  
Je te laisse.

PIERRE.  
Oui , laisse-moi.

FRONTIN.  
Silence !

PIERRE.  
Silence !

FRONTIN.  
Je rentre.

PIERRE.  
Rentrez. *(Frontin rentre.)*

## SCÈNE VII.

PIERRE , seul.

Il est rentré. *(Avec un air très-important.)* Me v'là dans les grandes affaires . . . Ça n' pouvait pas manquer de m'arriver . . . parce que tôt ou tard , mon air futé devrait être remarqué , et nécessairement je devais insensiblement percer . . . Ah ! mon dieu ! voilà la soubrette maintenant . . . si elle avait aussi quelque secret à me recommander , et quelques poulets de papier à me remettre.

SCÈNE VIII.

LISETTE , PIERRE.

LISETTE , *apercevant Pierre.*

Bon ! voilà celui que je cherchais.

PIERRE.

Elle vient à moi . . . j'avais deviné.

LISETTE.

Pierre , tu es un garçon adroit intelligent , serviable . . .

PIERRE.

Mademoiselle me connaît bien.

LISETTE.

Il faut m'aider en ce moment.

PIERRE.

C'est dit.

LISETTE.

D'abord , prends ceci. (*Elle lui donne une pièce.*)

PIERRE , *regardant la pièce et la mettant dans sa poche.*

C'est fait.

LISETTE.

Et charge-toi de remettre cette lettre , mais avec adresse . . .

PIERRE , *regardant la lettre.*

Justement il n'y en a pas.

LISETTE.

A la personne que je vais t'indiquer.

PIERRE.

Je la connais.

LISETTE.

Comment ?

PIERRE.

Je suis sorcier ; et l'on ne m'a pas plutôt dit les choses cinq ou six fois , que je vois clairement . . .

LISETTE.

Que vois-tu ?

PIERRE.

Que cette lettre est pour le maître de celui dont vous êtes la maîtresse.

LISETTE , *riant.*

Pas mal ! Allons , tu n'es pas si sot que tu en as l'air . . . Adieu ; je compte sur toi. (*Elle rentre.*)



## SCENE IX.

PIERRE, seul.

Eh bien ! voyez : on n'a pas plutôt le pied dans une intrigue, qu'on s'y enfonce !... Il faut avouer que je mène joliment tout à cela, moi ; j'ai un tact, une finesse d'observation... Voyons, pas de méprises ici ; c'est que des lettres sans adresse, c'est pas facile à s'y reconnaître. En attendant que je trouve une occasion favorable pour m'aquitter de mes commissions. Où vais-je serrer?... D'abord la lettre de la demoiselle sous mon bras (*il la place*) ; c'est ça, la demoiselle sous le bras, c'est dans l'ordre. Celle du jeune homme... où mettre le jeune homme?... (*Il cherche et réfléchit*)

## SCENE X.

PIERRE, DAR COURT.

DAR COURT.

Je ne puis demeurer en repos ! la fuite de mon neveu, sa résistance à mes offres, tout cela bouleverse mes idées au point de...

PIERRE, sans voir Darcourt.

M. Frontin a mis tant de mystère à me remettre cette lettre.

DAR COURT, surpris.

Frontin !

PIERRE, continuant

Que cela prouve qu'elle est bien essentielle, et si je l'égarais, M. Frédéric pourrait bien...

DAR COURT, plus surpris.

Frédéric !

PIERRE, se retournant.

Ah ! mon dieu, voilà mon brutal !

DAR COURT.

De qui parles-tu ?

PIERRE.

Ce n'est pas de vous, monsieur, vous pouvez être bien tranquille ; c'est d'un voyageur, M. Frédéric, et de son valet, M. Frontin.

DAR COURT.

Tu les connais ?

PIERRE.

Oui et non.

DAR COURT.

Est-ce qu'ils sont ici ?

PIERRE.

Vous êtes bien curieux !

*Deux Fugitifs.*

DARCOURT.

Cette lettre est pour Frédéric ?

PIERRE.

Ah ! je vois ben que vous ne savez rien ; car c'est le contraire : cette lettre est de lui.

DARCOURT.

De Frédéric ?

PIERRE.

Oui.

DARCOURT.

Un jeune homme bien bâti ?

PIERRE.

Mais assez joli garçon... comme qui dirait moi.

DARCOURT.

Arrivant ?...

PIERRE.

D'Etampes...

DARCOURT.

Et allant...

PIERRE.

A Paris... C'est étonnant comme vous savez tout !

DARCOURT, à part.

C'est mon étourdi ; il n'y a plus de doute. (*haut*) Et est-il parti ?

PIERRE, à part.

Dissimulons encore un peu. (*haut*) Il y a plus de deux heures ?

DARCOURT.

Donne-moi cette lettre ?

PIERRE.

A vous ?

DARCOURT.

A moi, et promptement...

PIERRE.

Non, monsieur.

DARCOURT.

Donne, te dis-je.

PIERRE.

Cette lettre n'est pas pour vous... puisqu'elle est pour une dame.

DARCOURT.

Ah ! je suis las de tous ces propos. Donne-moi cette lettre, te dis-je, ou, morbleu ! (*Il lève sa canne.*)

PIERRE.

Un moment !... un moment, le port est payé, et je ne suis pas homme à recevoir deux fois.

DARCOURT, *remuant sa canne.*

M'obéiras-tu ?

PIERRE.

Monsieur, tout en badinant, vous allez me faire faire une sottise .. mais, au moins, donnez-moi seulement cinq minutes de réflexion.

DARCOURT.

Cette lettre à l'instant, ou cent coups de canne vont t'apprendre....

PIERRE.

Eh bien ! une seconde seulement. Ecoutez-donc, je ne m'attends pas à être obligé de vous prendre pour une femme de chambre.... on ne peut pas tout de suite.... (*à part*) c'est le billet de Frontin qu'il demande ; donnons - lui celui de Lisette, c'est lui qui sera attrappé.

( *Il change les lettres.* )

DARCOURT.

Eh bien ?

PIERRE.

Monsieur, puisque vous le voulez absolument... posez les armes, je me rends....

DARCOURT, *prenant la lettre.*

C'est bien heureux.

PIERRE.

Oui, pour vous. (*à part*) Comme il est dedans; décampons avant la découverte de la supercherie.

DARCOURT.

Allons, laisse-moi.

PIERRE.

C'est ce que je disais, monsieur.

DARCOURT.

Et avertis-moi lorsque les chevaux seront arrivés.

PIERRE.

Oui, monsieur.

( *Il sort.* )

## SCENE XI.

DARCOURT, *seul.*

Elle n'a point d'adresse... elle n'est pas cachetée... que diable peut-il écrire... et à qui... (*Il lit*) Monsieur « l'amour... c'est une écriture de femme... » l'amour ne peut devenir pour nous qu'une » source de chagrins et de larmes... » Qu'est-ce que cet imbécille est donc venu me conter ? » et de larmes. Notre union est impossible, ma » tante n'y consentira jamais, et votre oncle... » Ah ! il y a un oncle ! » « que l'on dit entêté et bourru, ne renoncera jamais aux projets qu'il peut » avoir formés... » Il y a quelque chose dans cette lettre qui se rapproche singulièrement... Continuons... « Je vais suivre mon pro-

» jet, vous fuir; mais ma main n'étant point à vous, ne sera jamais à  
 » personne » Voilà qui est clair... *Sophie de Maisonneuve!*... Que  
 vois-je? *Sophie de Maisonneuve!*... Comment, mademoiselle de  
 Maisonneuve, la nièce de la femme la plus acariâtre, la plus sévère  
 que j'aie jamais rencontrée dans ma vie; écrit à un jeune homme,  
 court les champs, et (*il rit*) ah! ah! ah! l'aventure est unique...  
 mais elle s'est donc arrêtée dans cette auberge... et ce grand ni-  
 gaud qui me parlait de Frédéric! en vérité, je m'y perds... mais,  
 ce qu'il y a de certain, c'est que mademoiselle de Maisonneuve en  
 a fait tout autant que mon drôle... Parbleu! je n'en suis pas fâché  
 pour sa tante... la chère dame était d'un ridicule, d'un entête-  
 ment (*Il rit*) ah! ah! ah!

## SCENE XII.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE, M. DAR COURT.M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Quel bruit! quel tapage dans cette maison.

DAR COURT.

Que vois-je! la tante... ah! corbleu; voilà qui est drôle!

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE, *surprise.*M. Dar court! Eh! comment se fait-il, monsieur, que vous soyez  
 dans cette auberge!

DAR COURT.

Tel que vous me voyez, madame, je suis à la poursuite de mon  
 neveu.M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

De votre neveu?

DAR COURT.

Oui, madame: une amourette qui lui plaisait trop, des projets  
 de mariage qui ne lui plaisaient pas assez, tels sont les motifs de  
 son escapade, le drôle a voulu se soustraire à mon autorité, (*plus  
 bas*) ou plutôt à ma tendresse.M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Eh bien, il a fort bien fait, monsieur; il a fort bien fait.

DAR COURT.

Hé quoi! madame, vous approuvez son dérèglement, au lieu de  
 me plaindre!M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.Moi, monsieur, vous plaindre... je suis enchantée de ce qui  
 vous arrive.

DAR COURT.

Voilà qui est un peu fort.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Ce manque de respect devait être nécessairement le résultat de

votre manière de vous conduire avec lui. La récompense naturelle de cette bonté, de cette douceur... Que dis-je ? de cette faiblesse que vous avez toujours montrée.

DARCOURT.

Comment, madame, vous prétendez... (à part, et montrant la lettre) Ah ! patience, je vais avoir mon tour.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Ce n'est pas ainsi que l'on fait respecter son autorité... de la fermeté, monsieur, de la fermeté... on se repent tôt ou tard de ne point l'avoir employée.

DARCOURT.

Si bien que vous trouvez que j'ai mal élevé mon cher neveu.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Sa conduite en ce moment répond pour moi.

DARCOURT.

Et vous, madame, qui avez tant de caractère, votre autorité sur votre nièce est donc si bien établie que vous ne craignez pas semblable chose de sa part.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Non, certainement, monsieur.

DARCOURT.

Par exemple, elle ne s'aviserait pas de quitter la maison de sa tante pour courir les aventures.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE, *offensée.*

Les aventures ! Ménagez les expressions, s'il vous plaît, monsieur ; les aventures... la nièce de madame de Maisonneuve, courir les aventures ! quelle horreur !

DARCOURT.

Cependant, il en est quelque chose.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE, *interdite.*

Plâit-il ? Quoi, monsieur, vous sauriez...

DARCOURT.

Je sais que mademoiselle Sophie n'est pas sans reproches, et je trouve fort plaisant que vous me fassiez une morale, lorsque vous êtes dans le cas d'en recevoir une.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Un moment, s'il vous plaît ; puisque vous le savez.. il est vrai... ? ma nièce a quitté ma maison, mais il n'est point question d'amour : elle est allé chercher un appui chez une parente respectable, voilà tout ; mais avant deux fois vingt-quatre heures elle sera rentrée sous mon autorité.

DARCOURT.

Bravo ! madame, bravo ! je le désire. Ainsi votre nièce est incapable de se prendre de belle passion, et l'amour n'entre pour rien dans ses refus !...

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Non, monsieur, non; si Sophie avait été susceptible d'en agir ainsi, ma sévérité l'aurait retenue.

DARCOURT.

Fort bien; et par conséquent elle est bien moins capable encore d'entretenir une correspondance amoureuse avec un jeune homme, de lui promettre une fidélité à toute épreuve, un amour éternel.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Que dites-vous donc, monsieur; savez-vous que je finirais par trouver de pareils discours très-déplacés.

DARCOURT.

Et cependant, si c'était la vérité.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Je ne pourrais le croire.

DARCOURT.

Si j'avais la preuve de ce que j'avance.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Oui, mais vous ne l'avez pas.

DARCOURT.

Peut être.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Finissons, monsieur, cette supposition m'offense.

DARCOURT.

Eh bien! lisez donc, si vous ne voulez pas m'entendre.

( Il lui donne la lettre. )

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Que vois-je! Sophie!...

DARCOURT, avec explosion.

Ah! nous y voilà... madame la rigide. ( la contrefaisant ) De la fermeté, monsieur, de la fermeté; on se repent tôt ou tard de ne point l'avoir employée. Eh bien! madame, vous trouvez-vous beaucoup mieux que moi de votre plan d'éducation?

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Sophie... se conduire ainsi.

DARCOURT.

Vous le voyez, les résultats sont les mêmes. Mais raisonnons: votre nièce vous quitte, mon neveu se sauve. Cette auberge se trouve sur la route; votre nièce écrit, et n'écrit pas à un être imaginaire; la lettre est sans adresse, et devait être remise à la personne même, donc cette personne n'est pas loin. Quelques mots échappés à un imbécille de domestique; les noms de Frédéric et de Frontin qui sont venus frapper mes oreilles, tout cela me permet de penser que nos fugitifs ne sont pas étrangers l'un à l'autre: s'il est ainsi, eh bien, je renonce à mes projets d'hymen, renoncez aux vôtres,

et pour punir nos jeunes gens de leur indiscrétion, marions-les, et faisons leur bonheur. Heim! qu'en dites-vous?

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Je vous entends, monsieur, et je rougis pour vous de votre peu de fermeté. Eh! quoi, c'est au moment où votre neveu oublie ses devoirs, qu'il manque au respect qu'il vous doit, qu'il ne craint pas de désobéir aux volontés de son oncle, de se soustraire à son autorité; c'est ce moment, dis-je, que vous choisiriez pour couronner ses vœux et servir son ardeur!... Allez, monsieur, allez, vous n'aurez jamais de caractère.

DARCOURT.

Eh! bon dieu, madame, vous me feriez damner avec votre caractère : voulez-vous que je gronde, que je m'emporte, cela m'est égal à moi; je crierai, je m'emporterai, je jurerais même, si cela peut vous être agréable, mais enfin j'aime mon Frédéric, je ne m'en cache pas; c'est un jeune homme après, tout : eh bien! il s'est conduit en jeune homme. Nous pensons qu'il est devenu amoureux de votre nièce sans ma permission, est-ce là un grand crime? et quand je ferais beaucoup de bruit, que je ferais raisonner bien haut les mots d'autorité, de désobéissance, d'oubli des devoirs, ne faudrait-il pas toujours finir par pardonner : plus je me serai fâché, plus au dénouement j'aurai l'air d'un Cassandre.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Avez-vous fini, monsieur?

DARCOURT.

Oui, madame.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Eh bien! je vous déclare donc tout net que ma nièce ne deviendra jamais l'épouse d'un écervelé comme votre Frédéric, et que je vais de ce pas me faire conduire près d'elle et l'emmener sur le champ avec moi. Adieu, monsieur.

( Elle sort vivement. )

DARCOURT.

Serviteur, madame.

### SCÈNE XIII.

DARCOURT, *seul*.

Allez au diable, vous et votre nièce... Je sue sang et eau pour me donner tort.... je me condame moi-même, je pardonne à celui qui m'offense, et cette femme entêtée ne me sait gré de rien... Allons, allons, des chevaux, poursuivons notre route, rejoignons Frédéric, et si j'ai le bonheur de m'être trompé dans mes conjectures, si Sophie n'est pas celle qu'il aime, ma foi, je ne suivrai que le mouvement de mon cœur, je consentirai à tout, ne se-

rait-ce que pour faire enrager cette maudite femme. (*On entend le bruit d'une serrure*) On vient. . .

## SCENE XIV.

DARCOURT, LISETTE, ensuite FRONTIN.

LISETTE, *sortant du cabinet.*

Je tremble que ce garçon d'auberge n'ait pas remis. . . . (*Elle aperçoit Darcourt*) Ah! (*Elle jette un cri et se sauve.*)

DARCOURT.

Eh bien! à qui diable en a-t-elle? (*Avant à la porte du cabinet*) Mademoiselle, (*plus bas*) Mademoiselle. . . .

FRONTIN, *sortant la tête du cabinet.*

Qu'est-ce qu'il y a donc ici? . . . il m'a semblé entendre Lisette.

DARCOURT, *qui a reconnu la voix.*

Ah! c'est Frontin!

(*Il remonte vivement au fond, et à mesure que Frontin sort du cabinet il passe derrière lui.*)

FRONTIN, *dirigeant sa marche vers le cabinet où Lisette est entrée.*

Mais non, cette porte est fermée, et tout me paraît tranquille. Ce diable d'oncle m'inspire une terreur dont je ne suis pas maître; rien qu'en pensant à lui, mon corps, et particulièrement mes épaules, éprouvent un certain frémissement. . . . Allons rassurer mon maître.

(*Il va pour rentrer, Darcourt, qui se trouve placé entre le cabinet et Frontin, l'arrête.*)

DARCOURT, *se montrant.*

Ah! . . . c'est donc toi, maraud!

FRONTIN, *effrayé.*

Ah! mon dieu!

DARCOURT, *le prenant au collet.*

Je vous tiens donc enfin, monsieur le drôle!

FRONTIN.

C'est vrai, monsieur, vous me tenez. . . mais laissez-moi me remettre un peu de la surprise agréable que votre présence me cause.

DARCOURT.

C'est donc toi, malheureux, qui débauches mon neveu, qui le fais m'abandonner. . . qui m'oblige à prendre la poste pour courir après vous?

FRONTIN.

Comment, monsieur, vous avez pris la poste. . . C'est être trop bon. . . vrai, nous ne méritons pas un semblable empressement. . . .



DARCOURT.

Allons, point de bavardage ici ; réponds-moi, faquin, ou je te fais expirer sous le bâton.

FRONTIN.

Comment donc, monsieur, mais je prétends bien ne rien vous cacher.

DARCOURT.

Où est mon neveu ?

FRONTIN, *montrant le cabinet.*

Là, monsieur, là ; il vous attend, et saura vous prouver...

DARCOURT.

Paix. (*le reprenant au collet*) Où alliez-vous ?...

FRONTIN.

Monsieur,...

DARCOURT.

Où alliez-vous ?

FRONTIN.

A Paris, monsieur.

DARCOURT.

A Paris ! et que faire à Paris ?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur,....

DARCOURT.

Répondras-tu ?

FRONTIN, *cherchant à se dégager.*

Pardon, monsieur... sans le vouloir, vous me blessez... J'ai le cou très-sensible... Je vous demandais donc, monsieur... qu'est-ce que je vous demandais ?

DARCOURT.

Au contraire, c'est moi, bourreau, qui veux savoir ce que Frédéric allait faire à Paris.

FRONTIN.

Eh bien ! monsieur, je vais vous le dire ; nous allons faire une fin honnête... nous allons nous marier

DARCOURT.

Ah ! beau projet ! vous marier, et sans mon consentement... Dis-moi encore, sais-tu ce que c'est que cette lettre ?

( *Il la lui montre.* )

FRONTIN.

Cette lettre... (*à part*) Ah ! mon dieu ! c'est notre poulet. (*haut*) Ma foi, monsieur, je vois que c'est une lettre, voilà tout.

DARCOURT.

A qui est-elle adressée ?

FRONTIN.

C'est facile à voir en regardant le dessus.

*Deux Fugitifs.*

DARCOURT.

Il n'y a pas de suscription . . . . C'est à toi que je demande si tu sais à qui mademoiselle de Maisonneuve écrivait ce billet ?

FRONTIN.

Mademoiselle ! c'est donc le billet d'une demoiselle ? et il n'y a pas d'adresse ! Eh bien, monsieur, du moment qu'il n'y a pas d'adresse, ce n'est pas à nous. Ah ! s'il y avait eu une adresse, je suis incapable de nier . . . mais il n'y en a pas.

DARCOURT.

Frédéric connaît mademoiselle de Maisonneuve ?

FRONTIN.

Monsieur, je l'ignore . . .

DARCOURT.

Elle est de Paris . . vous alliez à Paris . . vous vous arrêtez dans cette auberge, voilà précisément une lettre . . .

FRONTIN.

Foi d'honnête homme, monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire . . . il y a tant de Maisonneuve à Paris . . que nous pouvons bien faire erreur.

DARCOURT.

Au fait . . Si ton maître est amoureux de mademoiselle de Maisonneuve, il peut bien se garder de jamais paraître devant moi. Si mes soupçons sont faux, eh bien, qu'il vienne, je lui pardonne, je lui accorde celle qu'il aime, et je fais son bonheur.

FRONTIN.

Eh bien, monsieur, c'est une chose arrangée ; ce n'est pas mademoiselle de Maisonneuve que nous aimons.

DARCOURT.

Vrai ?

FRONTIN.

Comment donc, mais je vous l'assure . . . je vous en donne ma parole . . . Je dirai presque d'honneur. Ah bien ! nous avons bien d'autres amours, ma foi.

DARCOURT.

Tant mieux, tu me soulages d'un grand poids, et pour peu que le parti soit sortable, il épousera celle qu'il aime.

FRONTIN.

Eh bien, vous le voyez, monsieur, il ne s'agit que de s'entendre pour arranger les affaires. ( *à part* ) Celle-ci s'embrouille terriblement.

DARCOURT.

Allons, appelle Frédéric ; il me tarde de l'embrasser.

FRONTIN.

Ah ! çà . . il est bien convenu que vous lui pardonnez ? premier point . . .

DARCOURT.

Eh! tu vois bien, malheureux, que je n'ai plus de colère.

FRONTIN.

Eh bien! telle chose qui arrive, que le ciel vous conserve dans de si heureuses dispositions. (*à part*) Me voilà embarqué dans une belle aventure. (*appelant*) Monsieur, monsieur... venez... venez... il n'y a rien à craindre... tout est bien arrangé... venez donc. (*à Darcourt*) Un petit mot, monsieur, pour le décider.

DARCOURT.

Frédéric; allons, mauvaise tête, viens, viens m'embrasser.

## SCÈNE XV.

Les Mêmes, FREDERIC.

FREDERIC, *paraissant*.

Est-il bien vrai, mon oncle... mon cher oncle!

(*Il se jette dans ses bras.*)

DARCOURT.

Hum! mauvais sujet! Au lieu de parler, de m'ouvrir son cœur, de s'expliquer avec moi... il se sauve

FREDERIC.

Mon oncle.

DARCOURT.

Allons, c'est fini.

FRONTIN.

Oui, c'est fini... à peu près du moins, monsieur vous pardonne, et ce n'est pas tout, il approuve votre amour.

FREDERIC.

Qu'entends-je?... ah! mon oncle, tant de bonté...

DARCOURT.

Eh! devais-tu douter de mon cœur?

FRONTIN.

Oui, deviez-vous douter du cœur de monsieur?... Il fait bien plus encore... il consent à votre hymen avec celle que vous aimez

FREDERIC.

O ciel! est-il possible? quoi! malgré mes torts.

DARCOURT.

Ne parlons plus de cela; je veux voir les choses par moi-même, et si tout est convenable, c'est une affaire terminée.

FRONTIN.

Ah! que je voudrais être là!

FREDERIC.

Mais, vous savez donc... Frontin vous a donc dit...

DARCOURT.

Tout ce que je voulais savoir, et je ne te cache pas, mon am

qu'un petit motif de vengeance contribue pour beaucoup au facile consentement que tu obtiens en ce moment ; mais ne pardons pas de temps , je crains de recontrer encore . . . sortons.

FREDERIC, *surpris.*

Comment, mon oncle !

FRONTIN, *à part.*

Aye ! aye ! aye !

DARCOURT.

Oui, partons. Un peu de fatigue de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait ; partons, te dis-je ? . . .

FREDERIC.

Mais Frontin ne vous a donc pas tout dit ?

DARCOURT.

Qu'est-ce encore ?

FRONTIN.

Rien, monsieur, rien : fausse délicatesse de la part de monsieur . . . Partons, tenez, partons . . . ou je vais partir.

FREDERIC.

Quitter ces lieux, lorsqu'il renferme tout ce que j'adore . . . et au moment où mon oncle consent à faire mon bonheur. Non, non, pardonnez à celle que j'aime une démarche peut-être inconsidérée, mais qui, je vous le jure, n'était nullement concertée avec moi.

DARCOURT, *à Frontin.*

Ah ! ça, mais qu'est-ce qu'il dit ?

FRONTIN.

C'est ce que je me demande, monsieur, qu'est-ce qu'il dit ?

FREDERIC.

Obtenez sa grâce, je vous en supplie, pardonnez-moi, et notre bonheur est au comble.

DARCOURT.

Mais te pardonner quoi ? obtenir la grâce de qui ?

FRONTIN.

Oui, de qui ? de qu'est-ce ? il est bien plus simple de partir.

DARCOURT.

Certainement, et tu m'expliqueras tout ceci en route. Partons, te dis-je ?

( Il prend Frédéric par le bras, et va pour sortir. Les portes du fond s'ouvrent ; mademoiselle de Maisonneuve et Sophie paraissent. )

## SCENE XVI.

LISETTE, SOPHIE, Mademoiselle DE MAISONNEUVE,  
DARCOURT, FREDERIC, FRONTIN.

DARCOURT, *apercevant mademoiselle de Maisonneuve.*

Ah ! mon dieu ! ah ! mon dieu ! la voilà.

FREDERIC, avec exclamation.

Sophie !

SOPHIE, de même.

Frédéric !

DARCOURT, surpris.

Heim ! comment ? (à Frontin) Que dit-il ?

LISETTE.

Nous voilà prises !

FRONTIN.

Voici le dénouement.

M<sup>ME</sup> DE MAISONNEUVE, encore fâchée.

Je savais bien, monsieur, que je n'aurais qu'un mot à dire pour ramener ma nièce aux sentimens de ses devoirs. La voici, cette belle fugitive ; je l'emmène, et mes voloutés vont être en tout point exécutées.

FREDERIC, passant entre madame de Maisonneuve et Sophie.

Ah ! mademoiselle, arrêtez . . . il m'est permis maintenant de faire connaître mon amour, et je n'hésite pas à vous instruire de celui dont je brûle pour l'aimable Sophie.

M<sup>ME</sup> DE MAISONNEUVE, à Frédéric.

Que dites-vous, monsieur ?

DARCOURT.

Un moment, un moment, s'il vous plaît . . . il n'est pas question . . .

M<sup>ME</sup> DE MAISONNEUVE.

Comment, monsieur, vous connaissez ma nièce ! comment, mademoiselle, vous connaissez monsieur !

FREDERIC.

Oui, madame : depuis long-temps nous nous sommes juré un mutuel amour ; et lorsque je viens d'obtenir du meilleur des oncles un consentement qui fait le bonheur de ma vie . . .

DARCOURT.

Je n'ai pas dit cela.

FRONTIN.

Vous l'avez dit, monsieur, vous l'avez dit. (à Mlle de Maisonneuve) Oui, mademoiselle, quand mon maître a obtenu de son oncle un consentement qui fait le bonheur de sa vie, vous opposerez-vous à sa félicité ?

M<sup>ME</sup> DE MAISONNEUVE.

Eh ! que me fait le consentement de monsieur ; il n'a point oublié ce que je lui ai dit tout à l'heure ; jamais ma nièce ne sera l'épouse d'un étourdi, d'un extravagant.

DARCOURT.

Non, madame, je ne l'ai point oublié, et je suis pour cette fois parfaitement de votre avis.

Ma tante!

SOPHIE.

Madame...

LISETTE.

Mon oncle!

FREDERIC.

Monsieur.

FRONTIN.

DARCOURT, à Frédéric et à Frontin.

Non, non, cent fois non, non...

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE, à Sophie et à Lisette.

Non, non, mille fois non.

FRONTIN, gaiement.

A la bonne heure, voilà que ça s'arrange.

DARCOURT.

Comment, malheureux, c'est de mademoiselle de Maisonneuve que tu es amoureux?

FREDERIC.

Oui, mon oncle, et pour la vie.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Refuser l'époux que je propose... passe; mais aimer sans m'en prévenir.

LISETTE.

Eh! madame, c'est une permission qu'une jeune fille ne demande jamais.

DARCOURT.

S'adresser à la nièce de la femme la plus emportée, la plus déraisonnable.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

S'amouracher du neveu d'un homme aussi bourru, aussi entêté.

DARCOURT, à Frédéric.

Si je ne me retenais, je te chasserais à jamais de ma présence.

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE, à Sophie.

Allez, mademoiselle, c'est affreux, et si je n'écoutais que ma colère, je vous maudirais.

FRONTIN, avec emphase.

O combats de sensibilité! tableau de famille délicieux et touchant! cet oncle... cette tante... ce neveu... cette nièce! la nature d'un côté... l'amour de l'autre. Ma foi, je n'y tiens plus, et à mes risques et périls il faut que je mette un terme à cette scène attendrissante!

( Il passe entre M. Darcourt et madame de Maisonneuve. )

LISETTE.

Que va-t-il faire?

FRONTIN.

Ah ! madame, ah ! monsieur... ce n'est point votre nièce ; ce n'est point votre neveu qui sont coupables... Non, monsieur, c'est Frontin... non madame, c'est Lisette... Sans nos conseils perfides, votre neveu ne se fût jamais avisé de vous abandonner. Il avait pris la poste, c'est vrai, mais je courais devant monsieur, et je le menais ventre à terre ; et vous, madame, croyez-vous que mademoiselle Sophie aurait formée le projet d'abandonner une tante respectable, dont la bonté se peint dans tous les traits, dont chaque mot respire la sensibilité la plus expuise, si le diable, sous les traits de la plus maligne des soubrettes, ne l'eût portée à cet acte de désespoir ? Non, madame, Lisette et moi sommes donc les seuls coupables : faites le bonheur de ces deux jeunes gens qui s'adorent, et punissez les deux criminels en les mariant ensemble. Je connais mes torts, et je suis prêt à subir le châtement.

LISETTE.

Eh bien, madame, voilà de l'éloquence, ou je ne m'y connais pas.

FREDERIC.

Mon oncle, serez-vous inflexible ?

SOPHIE.

Ma tante, ne pardonneriez vous pas ?

DARCOURT.

Allons, allons, madame, je me mets à votre disposition... décidez... que devons nous faire ?

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

Reconnaissez-vous vos torts envers moi, monsieur ?

DARCOURT, *s'emportant de nouveau.*

Comment, mes torts envers vous ? non, certainement.

FREDERIC, *le retenant.*

Mon oncle...

FRONTIN.

Un moment... Eh ! madame, avez-vous besoin d'entendre un aveu de la bouche de monsieur, pour être persuadée de ses regrets ? C'est sur sa physionomie qu'il faut lire, c'est dans ses yeux baignés de larmes qu'il faut voir ce qui se passe dans son cœur... Voyez son trouble, son émotion... On prendrait les mouvemens convulsifs qui l'agitent pour de la colère. Eh bien, madame, c'est la force du sentiment. Nature, tu l'emportes ! Jeunes gens, tombez aux pieds de vos augustes parens... ils vous pardonnent, et je vous unis.

DARCOURT, *avec explosion.*

Oui, corbleu, je vous unis... Et pour qu'il ne se présente plus d'obstacles, je te donne tout mon bien... après ma mort s'entend.

FREDERIC , *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon oncle! . . . mon cher oncle! ma Sophie! . . .

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE , *à demi-furcée.*

En vérité , monsieur , vous avez des manières pour arracher un consentement . . . Allons , allons , je ne veux pas être . . . moins généreuse que vous ; qu'ils soient heureux , et qu'ils me donnent bientôt de petits neveux . . .

DARCOURT.

Dont vous surveillerez l'éducation , n'est-ce pas ?

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE.

J'y compte bien.

### SCENE XVII.

Les Mêmes , PIERRE , *entrant.*

V'là des chevaux pour tout le monde. (*Voyant que tous les personnages se connaissent*) Ah!

DARCOURT.

Eh bien! partons.

LISETTE.

Et nous , monsieur.

DARCOURT.

Partez aussi... à Paris, nous arrangerons ce qui vous regarde....

M<sup>me</sup> DE MAISONNEUVE , *montrant Frontin.*

Je doterai ce garçon . . . il m'a dit des choses . . . Allons , partons.

PIERRE.

Mais un moment donc . . . Est-ce que vous partez ensemble ?

FRONTIN.

Oui , si tu veux bien le permettre.

PIERRE.

Ah! pardi . . . c'est pas moi qui m'opposerai. (*bas à Frontin*)  
Mais c'est que j'ai encore une lettre à remettre. (*Il la montre.*)

FRONTIN , *s'en emparant.*

C'est inutile . . . la commission est faite.

PIERRE.

Ah! ça , mais . . . vous avez tous l'air de vous connaître . . . et tout ça paraît s'arranger . . .

DARCOURT.

Fort bien , et nous sommes tous contents , n'est-il pas vrai ?

TOUS.

Oui , tous , tous.

20 JY 63

PIERRE.

Ah! j'y suis! je l'avais toujours dit , il y a quelque chose..

E I N.